

XYZ. La revue de la nouvelle



Le prospectus

Jean-Sébastien Lemieux

Trou : des textes dans lesquels on tombe
Number 115, Fall 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69617ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lemieux, J. (2013). Le prospectus. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (115), 27-31.

Le prospectus

Jean-Sébastien Lemieux

C E MATIN dans la boîte aux lettres, une annonce de forfaits vacances au Nouveau-Brunswick, dans des lieux de villégiature en dehors des circuits habituels, pas très loin des plages où l'eau, plus chaude qu'ailleurs malgré la latitude, attire les férus de vagues, dans la forêt près de Boundary, au lac Beau, ou encore à La Suce, la publicité mise sur la proximité, l'accès rapide, depuis les grands centres, à ces lieux plus tranquilles, isolés, encore naturels, pourtant c'est comme si croire à la possibilité de ce voyage facile, de cette parenthèse dans la routine, dans le travail, restait difficile, malgré les itinéraires précis, les codes de couleurs, avec les distances, de Cornwall ou Hawkesbury, en traversant Akwesasne, vers le lac Baker, Wyers Brook et la route de Flatlands, comme si le trajet devait durer beaucoup plus que l'heure indiquée, puis brusquement un doute absurde, tout petit, tenace, le mot, sur la feuille, pour désigner les vacances, ce n'est pas le bon, un autre plus juste désignerait mieux cette réalité, impossible pourtant de déterminer lequel, il y a une expression imagée pour dire cela, chercher un mot sans le trouver, même si le problème ici diffère, puisque le mot apparaît sur l'imprimé, sauf qu'il donne l'impression d'être déplacé, cette expression, Nadia l'aurait retrouvée tout de suite, elle qui, à Summerstown, dans sa jeunesse, gagnait à tous les jeux de société axés sur les mots, mais elle est partie au travail, alors à quoi bon, cette nostalgie de la jeunesse, quelle bêtise, s'il fallait parler maintenant, faire autre chose que regarder cette publicité, ce serait gênant, ces hésitations, le doute sur le mot pour désigner les vacances qui migre vers la ville natale, chacun sait où il a passé son enfance, Nadia à Summerstown, moi à, oui, le nom du lieu, le dire, ce serait sans doute facile, mais ça ne correspondrait pas à l'impression intime, en ce moment, devant l'itinéraire proposé pour se rendre de Pembroke à la vallée de la Matapédia, que cette jeunesse, elle a été perdue ailleurs, dans 27

un autre pays, sans pouvoir préciser où, puisque cette ville, ce pays, n'existe pas dans la réalité, il faudrait arrêter de penser puisque la contamination continue du mot — vacances — à la ville natale jusqu'au geste, jusqu'à la suite de la journée, en principe les préparatifs pour aller au travail se passent machinalement, maintenant pourquoi toutes ces risibles tergiversations, cette inertie, est-ce le syndrome de l'imposteur encore, avoir peur d'être découvert, ne pas croire en soi et s'attendre, à tout moment, à ce qu'un autre révèle le subterfuge, le souhaiter peut-être, pour enfin devenir victime sans se cacher, sans rester à l'intérieur de soi, s'imaginer ne pas mériter son emploi, par exemple, et être constamment en attente que quelqu'un s'en rende compte, craindre de manquer d'aptitudes pour jouer son rôle, malgré l'expérience, le jouer quand même, avec le désir mal refoulé de déchirer son costume, de se mettre à nu et de se révéler enfin, de se révéler quoi, justement, puisque l'imposteur, son problème, ce n'est pas de ne pas être à la bonne place, mais de ne pas avoir de bonne place, il peut mettre n'importe quel déguisement, sauf que ça reste pour lui un costume, il n'aime pas faire semblant et il ne peut pas ne pas jouer le jeu, puisque enlever un costume, c'est en mettre un nouveau, rien de neuf donc dans le syndrome de l'imposteur, comme les autres fois il y a cette espèce de certitude diffuse, un autre métier aurait été plus approprié, professeur, par exemple, ce n'est pas ce métier-là, mais ce serait un métier semblable, seulement lequel, évidemment pas moyen de savoir puisque ça reviendrait au même, Nadia trouverait tout de suite la bonne expression, quelque chose comme une couleur et une pièce de vêtement interverties, par contre, cette fois, pour le métier, ce n'est pas seulement le mot qui manque, ou semble manquer, qui n'est pas le bon, puisque ce serait un autre métier de toute manière, mais le genre de ce mot, comme si les métiers pouvaient avoir un genre, qui varierait en fonction du sexe de la personne qui l'exerce, alors qu'un métier, c'est comme une chose, un animal, un lieu, ça n'a pas de genre, dans notre belle langue,

mains, immobilisé dans la cuisine, au milieu de la journée, sans pouvoir passer à l'étape suivante, les yeux sur un autre mot, sur un autre lieu, sur la petite carte qui, à force d'être scrutée, semble étrange, comme si l'est du pays avait pu, avait dû prendre une forme différente, des contours plus solides, ce lieu, Listuguj, en allant au Nouveau-Brunswick, dans la perspective des vacances, constituerait une belle occasion pour Nadia de faire des comparaisons entre les langues, la nôtre et la leur, est-ce qu'il y a des genres dans leur langue, elle trouverait, lors d'un arrêt quelconque dans la réserve, des occasions de s'informer sans en avoir l'air, comme lors de notre première rencontre, n'est-ce pas ce qu'elle avait fait, demander un renseignement anodin, à propos de quoi au juste, avait-elle tenté de trouver des amis communs, ou des lieux fréquentés en parallèle, sans soupçonner cette étrange proximité, reconstituer cette première scène avec elle semble facile, malgré le temps passé, toutefois impossible de préciser ce qu'elle a pu dire, cette première fois, les mots prononcés, la question exacte, était-ce seulement une question, de toute manière elle aurait la phrase pour faire cesser cette inertie, si jamais la question de cette première rencontre venait à elle, ce serait impossible de rester ici au centre de la pièce avec ce prospectus en main à chercher ce qu'il y avait à faire dans cette journée avant de partir au travail, une petite tâche sans doute, pas rentrer le courrier ni sortir les poubelles, le balai est passé, le linge est plié, quelque chose d'autre, de plus grand peut-être, qui aurait donné un sens à cette journée, rejailli sur toute une vie, donné une identité plus forte à l'homme agissant, marqué le pays à sa manière, dans sa continuité, de l'Ontario au Nouveau-Brunswick du moins, des deux côtés de la frontière entre ces belles provinces, Nadia pourra lancer ses gentils reproches ce soir, puisque cette tâche, petite ou grande, ne sera pas faite, l'homme restera dans l'ombre d'un pays réduit à une carte, à un enchaînement d'autoroutes et de routes, la 417 et la 401 de l'Ontario débouchant sur la 2 et la 11 du Nouveau-Brunswick, justement la première phrase de Nadia ce devait en être un, reproche, mais à quel sujet, que 29

peut-on reprocher à quelqu'un qu'on ne connaît pas encore, de ne pas avoir fait les démarches pour se rencontrer plus tôt, par l'intermédiaire d'amis communs, or à regarder la publicité encore, c'est comme si certaines des villes, certains des lieux placés sur la petite carte évoquaient non pas un souvenir, car comment pourrait-on se souvenir de lieux jamais fréquentés, mais plutôt l'impression qu'il y aurait dû y avoir un souvenir, comme pour le premier reproche de Nadia, en quelle langue l'avait-elle lancé, pourquoi cette question, à quoi rime cette pensée qu'elle pourrait m'avoir adressé un reproche, le premier, déjà un peu amoureux il faut croire, dans une autre langue, elle a beau avoir des talents pour des jeux comme le Scrabble ou le Boggle, elle ne parle qu'une langue elle aussi, l'anglais, alors pourquoi douter maintenant, comme pour la première phrase de Nadia, de la langue dans laquelle la conscience, le rêve et la vie se passent, maintenant, est-ce qu'on peut penser dans une langue qu'on ne parle pas, est-ce qu'on peut parler une langue qu'on ne pense pas, les rêves ne vivent-ils pas en nous à travers des mots précis, dans une langue partagée autant qu'affreusement intime, puisque les autres y touchent alors que c'est à l'intérieur de nous, alors qu'arrive-t-il à l'imposteur de la langue, à celui qui sait qu'il ne parle pas sa langue, mais qui ne peut même pas penser sa langue puisqu'elle n'existe pas, où la contradiction le mènerait-elle, il serait débusqué tout de suite, non, le premier venu lui dirait sa vérité, tu ne fais pas ce que tu dois faire, tu n'es pas ce que tu dois être, tu n'as pas de langue, pas de pays, tu n'es personne, Nadia, devant cette hypothèse absurde, trop longue pour rien, c'est-à-dire pour la séduire, aurait un rire tendre, découragé, un petit sourire en coin, quand elle se ferait souffler qu'elle est aimée, même si ce n'est pas dans la bonne langue et que l'amour du rêve est bien plus grand que l'amour dans les mots, même si les mots de l'amour sont plus forts qu'un rêve qui n'a pas de langue, et quand elle embrasserait, il y aurait forcément une magie entre les deux langues malgré l'absence d'un mot pour les unir avec autre chose que

ne s’embrasse, la contradiction embarrasse, le système déraile, se remet en question, la langue s’avale dans son doute, même si ce n’est pas possible, on ne peut pas nier la langue dans la langue, donc la pensée se trompe, l’impression est fausse depuis le début, il y a une expression imagée pour dire cela, que Nadia trouverait tout de suite, une action, une partie de corps, quel soulagement, il faut seulement passer par-dessus, ce ne devrait pas être si compliqué, l’illusion que la langue dans laquelle la conscience a lieu n’est pas la bonne constitue le point de départ, la bonne langue a toujours été celle qu’on croit ne pas être la bonne, Nadia aura de nouveau un petit sourire, le mauvais baiser, c’est le seul bon, reste seulement à s’habituer au goût, quel soulagement d’y penser avec les bons mots, dans la langue d’un auteur célèbre, Nadia saurait lequel, sur la carte, la route qui mène de Petawawa à Atholville par l’Original dessine un grand L qui donne à l’est du pays un visage cambré, décidé, tourné vers l’océan, ce pays qui s’embrasse bien mieux depuis qu’il n’y manque rien, depuis toujours donc, seulement il faut aller au travail, les vacances attendront, la simple pensée des vacances attendra, ce genre de publicité n’a aucun impact, qui décide de partir, qui décide où partir, en regardant son courrier, de toute façon, Nadia ne verra pas le prospectus, il sera aux poubelles, elle n’aura pas l’idée d’aller en vacances au Nouveau-Brunswick, elle restera ici, pas très loin de sa ville natale, personne n’aura donc à suivre le chemin indiqué sur la carte, clair, direct, puisqu’il passe chacun sait où.